

La “rage de vivre” des adolescents et la question révolutionnaire

Ce qui m’a intéressée dans ce livre foisonnant (à multiples entrées), c’est qu’à travers la question de la fonction du psychanalyste en institution dans sa relation avec le judiciaire, Danièle Epstein interroge plus largement la dialectique structurale entre psychisme et civilisation. Elle nous invite à suivre la dérive adolescente vers le djihadisme, en essayant de nouer politique et inconscient, idéologie et question du sujet.

N’écrit-elle pas “Au carrefour du politique, de l’économique et du social, l’idéologie dominante infiltre l’institution et la transforme, jusqu’à ce que le sens même de nos prises en charge soit attaqué”. C’est le discours capitaliste et la logique concrète qu’il met en oeuvre qui doivent être interrogés. La pratique psychanalytique ne saurait se constituer hors des enjeux de la politique dans son nouage avec l’économique, car la structure politique et idéologique tente de modeler les formes de subjectivité correspondant aux formes sociales du capitalisme. Aussi, “La prise en charge des enfants que nous recevons dans le cadre d’une institution n’est pas qu’une affaire clinique et psychanalytique, elle relève aussi d’une cause politique et citoyenne”(154). Mais si on ne doit pas oublier la question sociale, on ne saurait non plus “traiter ces enjeux de société en se faisant sourd aux enjeux de la clinique” . Penser la question du sujet c’est savoir que l’individu ne se tient pas face à la société, mais se trouve constituer contradictoirement par et dans le champ social. Ce que Lacan repère dans ce qu’il analyse des effets du discours dans la constitution du sujet. Alors ce livre m’interpelle là où loin de se contenter de décrire une situation, il laisse se déployer une question qui nous concerne: qu’en est-il de notre responsabilité éthique et politique d’avoir engendré ou laisser s’engendrer le monde tel qu’il est?

Qui sont en effet ces enfants que nous recevons? Ces enfants sont dit-elle, “le symptôme d’un échec sociétal”, nous en sommes les témoins et partie prenante, ils sont nos miroirs et exhibent par leurs symptômes les “points aveugles de notre transmission”(22): “les terroristes d’aujourd’hui furent nos enfants d’hier”(25). Il faut donc comprendre qu’ils sont les enfants du monde que nous leur avons construit, du discours que nous avons soutenu. Ce qui nous apparaît sous une forme érangère, monstrueuse, n’est-ce pas l’insu de nous-même? Ils nous renvoient la vérité qui nous concerne sous sa forme inversée.

Aussi l’agir délinquant dans ce livre, est-il reçu d’abord comme un “signal d’alarme”, une ouverture pour penser ie penser autrement. Car un signal d’alarme est fait pour réveiller ceux qui dorment. C’est ainsi que pour la psychanalyse, la contrainte judiciaire peut être une chance de pouvoir construire ce qui n’a pas encore trouvé les mots pour le dire”(23). Il s’agit de saisir cet

instant de la rencontre pour soutenir un avènement de la parole. Qu'ils puissent ainsi "se poser dans le langage". Car l'énoncé de la loi ne saurait à elle seule constituer un appui symbolique, elle ne saurait être intégrée qu'en passant par une élaboration psychique. ". En ce sens le clinicien doit s'assumer "dans une certaine rupture avec la logique judiciaire" qui tend à choséifier le sujet, à vouloir le réduire à un objet à explorer. Question d'éthique et non de morale. L'éthique qui s'étaye sur la question politique c'est-à-dire sur un déplacement idéologique par rapport à l'idéologie dominante, soutient un espace de possibilité de la parole là où tout l'écrase. C'est en quoi la psychanalyse me semble –t-il, est en elle-même révolutionnaire comme le pensait Freud. Car elle se doit de penser les conditions pratiques de la désaliénation du sujet. On ne saurait se questionner sur l'institution, sa fonction et son fonctionnement, sans s'interroger sur la politique étatique qui la structure et le type de subjectivité qu'elle tente de constituer. C'est ce que nous rappelle l'agir des adolescents.

"De se sentir oubliés, ils se rappellent à notre bon souvenir. Ils se font lourds pour lester leur errance, pour peser dans le plateau de la balance"(32). Alors je me suis dit, n'est-ce pas nous qui leur avons transmis une mort figée, fixée, déniée? Pris dans cette fixation, Ils n'ont pas d'autre recours que de réouvrir la question en faisant appel à une pulsion de mort qui les délie de notre vœu de mort. Cette pulsion de mort que Nathalie Zaltzman appelait la "pulsion anarchiste", celle qui veut détruire l'ordre établi c'est-à-dire tuant, pour que naisse un ordre symbolique habitable. Elle relève je dirai, d'une *négativité productive*, car désenclavante, faisant émerger les contradictions et les antagonismes là où veut régner la paix des morts qui relève d'une guerre perpétuelle contre tout ce qui ne rentre pas dans le rang de l'ordre dominant. Ils flirtent avec la mort nous dit Daniele Epstein pour trouver une issue à la vie. "L'adolescent est celui par qui le scandale arrive, celui qui décharge l'étouffement parental au sein de la cité...Là où les parents se laissèrent effacés, les enfants font effraction"(126). Il nous faut donc travailler avec leur "rage de vivre" nous dit Epstein, car la haine maintient malgré tout l'objet vivant. Reconnaissons que chaque génération d'adolescents nous lance ce défi. Ils témoignent du nouage particulier entre inconscient et politique, entre structuration narcissique, idéal du moi et processus de sublimation, entre Réel, Imaginaire et Symbolique.

Aors m'interrogeant sur notre responsabilité je me demande, quel est ce désir sur laquelle nous avons cédé pour avoir provoqué ce collapse de la transmission? Sur quoi avons-nous fait silence (car dans ce que déploie Epstein dans ce livre, on voit que tout tient dans une histoire de silence et d'effacement), pour qu'ils aient eu à recourir à la violence pour se faire entendre? Car n'en doutons pas ces jeunes sont prêts "à risquer la mort pour se sentir vivants" (32). Alors demandons-nous, qu'est-ce qui se noue entre psyché et social, inconscient

et idéologie pour que se propagent un tel ravage, une telle régression vers une jouissance sans bord, sans limite au lieu d'un renouvellement de l'histoire? Devant quoi nous nous sommes arrêtés qui a favorisé les processus de notre propre soumission que l'extrémisme des jeunes nous renvoie? Si Comme le rappelle DE pour Lacan "L'inconscient c'est le discours de l'Autre" thèse qu'il complète en avançant "l'inconscient c'est la politique", cela veut dire que l'inconscient est en prise avec les contradictions vitales que portent le discours et la pratique politique comme enjeu de fondation d'un récit, d'un type de lien social, d'un espace et d'une temporalité qui soutiennent la construction symbolique du sujet, sa possibilité de vivre ou de mourir.

Mais si la politique comme la psychanalyse posent la question de la fondation du lien social, c'est qu'au-delà du lien social qui se tient au niveau de la représentation, elles interrogent les antagonismes qui travaillent le lien social l'excède, le brise, l'oblige à se reconfigurer. Antagonisme pulsionnel, de classes, de sexe, de groupes, rivalités narcissiques, guerre d'appropriation... Ces antagonismes nous les refoulons au profit de nos avoirs aussi petits soient-ils, l'agir adolescent les déterrent, les exhibent. Pour les adolescents, il s'agit de se délier de ce qui a été refoulé par la première vague des émigrations, l'acceptation d'avoir été humiliés et effacés pour pouvoir simplement exister. Faux-semblant, attente déçue, désillusionnement traumatique qui frappe la deuxième génération dans un retour du refoulé désignant la vérité du trauma: l'illusion entretenue sur un ordre dont on attendait reconnaissance et intégration.

Ils sont les enfants symptômes d'une société "déboissolée", "sans projet", "à l'horizon bouchée", ie aucune "issue de vie" n'ayant rien d'autre à leur proposer que de s'identifier à l'objet de consommation et à la logique marchande et guerrière du capital ie au déni de la castration que le terrorisme religieux ou pas ne fait que promouvoir en miroir.

Alors ce livre a porté ma réflexion aux "extrêmes" en posant ceci: cette société capitaliste sous sa forme financière, où la conception néolibérale du monde en proliférant sous le manteau de la démocratie s'impose dans la violence exterminatrice, certes nous la dénonçons. Mais en reculant devant l'acte politique et idéologique qui permettrait d'y faire coupure, subversion pour le passage à un autre mode de production. René Gori dans "Le Monde" (dec 2015) écrivait: "la crise des valeurs libérales, le déclin des mvs socialistes et communistes offrent au salafisme politique des opportunités révolutionnaires conservatrices". C'est qu'ayant tendance à forclure la question même du communisme comme hypothèse, ie comme espace d'un discours qui fasse écart maximal avec le discours dominant, nous avons fermé pour des générations la possibilité de penser, de s'opposer, d'élaborer un point de fuite qui protège la part vivante qu'elles nous apportent. Nous leur avons construit un mur

psychique qu'ils nous renvoient en s'appropriant la part meurtrière de leur désir de révolution ie d'invention. Comment travailler avec leur rage de vivre interroge Danièle. Travailler avec leur rage de vivre n'est-ce pas réouvrir en nous la question toujours aussi scandaleuse de l'hypothèse communiste telle que l'évoque Badiou, qui fasse vibrer le lien entre désir et politique et rapatrie la question du féminin.

Nicole-Edith Thevenin

(Intervention à l'APM, café Malongo, le 1er décembre 2016)